

APOLLONIUS DE TYANE

ET L'ÉTAT DU PAGANISME DANS LES PREMIERS SIÈCLES DE L'ÈRE CHRÉTIENNE

A. DUMÉNIL

Combien de travaux ont été écrits sur le célèbre thaumaturge cappadocien ! Pour la France seule deux livres importants ont été publiés dans ces dernières années, une thèse grecque par un de mes amis vénérés, M. Mervoyer, savant modeste, d'une érudition vaste et solide et d'un esprit remarquablement pénétrant, et une traduction nouvelle accompagnée d'intéressants commentaires par M. Chassang, inspecteur général de l'instruction publique, dont je n'ai point à faire aujourd'hui l'éloge¹. Dans bien d'autres ouvrages Apollonius de Tyane a trouvé et trouve chaque jour sa place. Sa vie par Philostrate est l'objet de maintes hypothèses.

M. l'abbé Freppel, après tant d'autres auteurs du temps passé, y voit une contrefaçon de la vie de Jésus-Christ, telle qu'elle nous est rapportée par les Évangiles². M. Amédée Fleury croit que les éléments en ont été empruntés à la fois à la vie de Jésus-Christ et à celle de l'apôtre saint Paul³. Dans l'opinion de M. Gobineau, la biographie du philosophe pythagoricien ne serait qu'une copie, à l'usage des Grecs et des Romains, du fondateur de la religion bouddhiste Sakyamouni⁴. M. Aubé, qui croit, lui aussi, qu'une bonne part des légendes qu'elle renferme ont été puisées dans le Nouveau Testament, est d'avis que l'auteur, de concert avec son impériale inspiratrice, s'était proposé pour but de ranimer le paganisme languissant par un procédé analogue à celui dont les chrétiens s'étaient servis pour greffer une nouvelle religion sur le judaïsme en décadence⁵. M. Chassang admet que Philostrate n'a nullement pensé au fondateur du christianisme et que pourtant il a voulu, par le merveilleux dont il entoure son héros, reléguer sur le second plan une gloire qu'autour de lui on pensait devoir légitimement rester sans rivale. **Selon nous, dit-il, c'est à Socrate que l'auteur de la vie d'Apollonius oppose son héros et non à Jésus-Christ⁶.** La

¹ *Apollonius de Tyane, sa vie, ses voyages, ses prodiges*, Didier et Cie, 1 vol. in-12, 1862 (2e édit.)

² *Les Apologistes chrétiens au second siècle*, t. II, p. 104-105. Il admet pourtant qu'il se peut que l'auteur ne se soit pas toujours rendu compte de son œuvre, qu'il n'ait pas eu pleinement conscience des motifs qui le faisaient agir.

³ Fleury, *Saint Paul et Sénèque*, 2 vol. in-8°, 1853.

⁴ *Hist. des Perses*, t. II, p. 531 et suiv.

⁵ *La Polémique païenne à la fin du IIe siècle*, p. 504. On verra plus loin en quoi nous nous rapprochons de cette manière de voir et sur quels points essentiels nous en différons.

⁶ *Histoire du roman dans l'antiquité grecque et latine*, p. 229 de la seconde édition. Dans sa traduction de la *Vie d'Apollonius* (p. 467 de la 4e édition, éclaircissement à un passage de la page

multiplicité de ces interprétations nous encourage à en hasarder une autre. Nous ne savons si elle a chance de réunir beaucoup de suffrages. Mais elle a pour nous l'avantage de s'accorder avec une opinion que nous avons exprimée dans un autre travail¹ sur la situation du paganisme dans l'Empire romain aux premiers siècles de l'ère chrétienne, opinion qui a facilité beaucoup pour nous l'étude des luttes de cette religion et du christianisme. Quelques mots suffiront pour la rappeler à ceux de nos lecteurs qui la connaîtraient déjà et pour en instruire les autres.

La plupart des auteurs qui se sont occupés de l'histoire du polythéisme me semblent être partis d'un point de vue inexact. Ils s'en sont fait en quelque sorte à eux-mêmes un portrait de fantaisie ou tout au moins un portrait qui n'a été vrai qu'un seul jour. Tout ce qui n'est pas conforme à ce portrait n'est pour eux qu'un polythéisme dans l'enfance ou un polythéisme en décadence. Et l'époque qui le représente à leurs yeux dans toute sa fleur et dans tout son épanouissement, c'est celle que les poèmes d'Homère ont inaugurée, où l'anthropomorphisme a produit dans la poésie et dans l'art au œuvres les plus exquises, où la philosophie ne s'était pas encore mêlée d'interpréter les dogmes admis par la foule, en les purifiant ou, si l'on veut, en les altérant. Je suis loin, pour ma part, de me placer au même point de vue et je crois avec M. Maury, que l'auteur de l'Iliade et de l'Odyssée a plutôt défigure la mythologie grecque qu'il n'en a transmis l'expression fidèle². Les derniers défenseurs du paganisme ont eux-mêmes contribué, il est vrai, à accréditer l'opinion contraire. Placés dans une situation inférieure à celle des juifs et des chrétiens, par cela précisément qu'ils n'avaient pas de livres sacrés qui pussent servir de fondement à leur foi, ils ont voulu lui donner une autorité semblable à celle que leurs adversaires accordaient aux saintes Écritures, tout en le transformant d'une manière singulière par le sens allégorique qu'ils lui prêtaient³. On a fait ainsi de ses poèmes une espèce de bible païenne, et tout ce qui s'écartait d'une manière ou d'une autre de l'anthropomorphisme homérique a été considéré comme un produit de la libre pensée. En réalité, la religion païenne n'a jamais été : contenue dans aucun livre, pas plus dans ceux d'Homère que dans les ouvrages des Néoplatoniciens. Elle ne fut jamais à l'état de doctrine positive, et si elle se montrait quelquefois sévère dans ses prescriptions sur le culte extérieur, elle laissait à chacun la faculté de

354), il voit dans l'apologie préparée par le philosophe pour l'empereur Domitien, d'après Philostrate, des réminiscences du Criton, et il signale plusieurs faits, où cet auteur aurait présenté Apollonios comme un émule du maître de Platon.

¹ *Aperçus pour servir à une nouvelle histoire de l'empereur Julien (Recueil de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-lettres de Toulouse, 8e série, t. I, 1879, 1er semestre, p. 166 et suiv.)*.

² Voir dans l'ouvrage intitulé : *Les Religions de la Grèce ancienne*, l'excellent chapitre sur Homère. C'est aussi je crois l'opinion, de M. Max Muller qui s'exprime ainsi (*Nouv. leç. sur la Science du langage*, t. II, p. 160 de la traduction de M. Perret) : *Plus nous remonterons dans le passé, plus seront primitifs les germes de religion que nous examinerons et plus les conceptions de la divinité nous apparaîtront pures, plus seront nobles les objets que nous verrons chaque fondateur d'un culte nouveau se proposer*.

³ Déjà Plutarque, qui pourtant n'a nulle part prononcé dans ses œuvres le nom des chrétiens, fait des livres d'Homère le résumé de la sagesse antique dans une œuvre, attribuée quelquefois à Denys d'Halicarnasse et à Porphyre, mais où l'on trouve, à ce qui il semble, le cachet de ses idées et de son style. Homère, avant Thalès de Milet, a connu, d'après lui, le principe de l'univers et l'origine des choses, l'ordre des éléments, la nature des vents, la spiritualité de l'essence divine et la prééminence d'un Dieu supérieur sur les autres dieux. La Providence et le destin, la transmigration des âmes et l'influence que le corps et les passions exercent sur les facultés sensibles de l'homme, tout cela se trouve marqué dans les poèmes de ce génie divin aussi bien que dans les livres des meilleurs philosophes.

remplacer la foi par l'imagination et par l'invention. Aussi se modifiait-elle tous les jours naturellement et nécessairement, s'amalgamant avec de nouveaux cultes, et les mêmes noms dans des époques assez voisines servaient parfois à désigner des fictions ou s'appliquaient à des personnages entre lesquels il n'existait presque aucun rapport véritable¹. De là ces divinités nées à la fois à Argos, à Thèbes et dans plusieurs autres lieux. De là aussi ces attributs différents ou contradictoires qu'une même divinité reçoit en même temps dans la légende et pour lesquels on l'honore ; on sait combien Lucien s'en est moqué². A mesure que le polythéisme grec entra en contact avec les religions étrangères, il devait par suite, introduire dans son sein de nouveaux dogmes, sans trop s'occuper d'en composer un ensemble. Sous ce rapport il adoptait instinctivement ce qu'Apollonius de Tyane érigeait en maxime, de ne rien repousser de ce qui lui semblait conciliable avec le sentiment religieux. Coordonner l'ensemble, c'était l'affaire des dieux. On comprend par là combien les communications devenues journalières avec l'Orient durent agrandir le domaine de cette mythologie. Bien avant l'époque des philosophes alexandrins, elle avait pris la forme d'un syncrétisme, ou tout au moins d'un éclectisme, où chacun faisait entrer parmi les croyances des peuples celles qui flattaient le plus son penchant à la superstition, ou ses passions, ou ce désir élevé des nobles âmes de s'attacher à la recherche des sublimes vérités que la raison de l'homme peut entrevoir, mais qu'elle ne peut atteindre.

Une des grandes préoccupations de ces âmes d'élite devait être aussi de donner à cette religion hellénique, chaque jour accrue de nouveaux éléments, un caractère moral qui lui avait manqué presque complètement dans l'époque où l'anthropomorphisme homérique avait composé presque seul le fond de sa mythologie. Les dieux d'Homère n'étaient pas seulement supérieurs à l'humanité par les qualités que les hommes désirent et doivent s'efforcer d'acquérir, ils leur donnaient aussi l'exemple des vices. Un auteur ingénieux et quelquefois profond, dans un livre aujourd'hui trop oublié³, soutient cette thèse que les dieux ayant à la fois un caractère public et un caractère privé, comme leurs relations avec leurs adorateurs se rapportaient seulement à leur caractère public et leurs vices à leur caractère privé, ces derniers ne pouvaient ni nuire à leur autorité sur les hommes ni agir par l'exemple pour détourner ces derniers de l'observation des lois d'une saine morale. Il établit une comparaison entre eux et les rois qui font respecter les bonnes mœurs, alors qu'ils ne les respectent pas toujours eux-

¹ Il y aurait là la matière d'un chapitre à ajouter aux belles leçons de M. Max Muller sur ce fait, suivant moi très exact, que *l'histoire de la religion est en un sens une histoire du langage*. (Ouv. cité, p. 161.)

² Dans *l'Assemblée des Dieux*. — Il y raille Apollon à la fois divin, cithariste et médecin, Minerve qui se mêle de guérir et Esculape qui rend des oracles. Il leur conseille de choisir entre tant de métiers et il fait, de ce conseil, l'objet d'un décret qu'approuve Jupiter.

³ Benjamin Constant : *Polythéisme romain*, liv. II, chap. III. *A toutes les époques du polythéisme, dit-il, les dieux se donnent personnellement beaucoup de licences ; mais ces licences ne prouvent pas leur indifférence pour la morale. Lors même qu'ils continuent à se livrer à leurs passions et à leurs caprices, ils revêtent à l'égard des hommes l'austérité convenable à des défenseurs de la justice, et ils punissent dans la race humaine les mêmes actions qu'ils se sont permises... La relation établie et que l'on peut appeler légale entre les dieux et les hommes, n'est la punition du crime et la récompense de la vertu. Le caractère et les égarements particuliers des dieux restent étrangers à cette relation, comme les désordres des irais ne changent rien aux lois contre les désordres des individus... Pareils aux grands du monde, les dieux ont un caractère public et un caractère privé. Dans leur caractère public, ils sont les appuis de la morale ; dans leur caractère privé, ils n'écoutent que leurs passions ; mais ils n'ont de rapport avec les hommes que dans leur caractère public.*

mêmes. Cette comparaison pourrait bien être rejetée comme manquant de justesse ; car dans une nation il n'y a qu'un roi, et la mythologie nous présente le spectacle d'un grand nombre de dieux, rivaux les uns des autres et cherchant sans cesse à mêler les hommes à leurs querelles. Admettons pourtant qu'elle soit exacte. Croit-on que dans les États despotiquement gouvernés, les vices du prince ne se communiquent pas aux sujets, au moins à la longue ? Ou, si les sujets ne se laissent pas gagner par cette corruption, ne mépriseront-ils pas le souverain qui veut les gouverner sans savoir se gouverner lui-même ? Les légendes homériques, si peu honorables pour les déités de l'Olympe, produisirent un double effet semblable, lorsque le progrès de la civilisation rendit la foi moins grossière et donna une certaine place à l'intelligence dans les matières religieuses. Les uns trouvèrent dans la conduite de ceux qu'on leur commandait d'adorer une excuse pour leur propre conduite ; à d'autres les récits de ces écarts divins inspirèrent le mépris de leurs auteurs ou même engendrèrent l'athéisme. Le paganisme était en grand danger, s'il demeurait fidèle aux mêmes errements. Des hommes sincèrement religieux, tels qu'étaient au XVI^e siècle les Réformateurs auxquels l'Église catholique, qu'ils combattaient, a dit elle-même d'échapper à l'incrédulité qui l'envahissait, des hommes sincèrement religieux, dis-je, assumèrent la tâche d'établir entre les légendes mythologiques et la morale l'harmonie nécessaire. Une partie des fables, regardées d'abord comme des faits réels, fut qualifiée d'allégories. Une autre partie fut entièrement rejetée. **Il convient**, dit Pindare, **que les hommes ne racontent que des choses honorables sur les Immortels**¹. La poésie², l'histoire³, la philosophie⁴ ont participé à ce travail de rénovation. Mais l'honneur principal en revient à cette dernière.

Pythagore doit être mentionné en première ligne parmi ceux qui la mirent au service de la théologie pour rendre à celle-ci son empire sur les hommes. Il avait vu, disait-on, Homère et Hésiode au sein des enfers pour avoir calomnié les dieux⁵. S'il défaisait en partie leur œuvre, c'était, tout au moins dans son intention pour reconstruire sur des fondements plus solides l'édifice qu'ils avaient bâti et qu'il trouvait chancelant. Socrate et Platon furent, comme lui, des hommes pieux qui voulaient attacher davantage leurs concitoyens au culte de la divinité en rendant cette dernière la gardienne plus autorisée de la morale et la protectrice des hommes vertueux⁶. Le moyen qu'ils employèrent principalement pour opérer cette épuration de la théologie fut de subordonner les dieux d'Homère à quelque principe d'un ordre plus élevé. C'est ainsi que Platon place au sommet du monde intelligible un Dieu suprême, immuable, le plus juste et le plus heureux des êtres. Les dieux inférieurs relèvent de lui ; il leur a confié les détails de la création ; quelques-uns sont les ancêtres des arcs. Les hommes n'ont de relations immédiates qu'avec eux et avec les démons, seconde espèce d'intelligences intermédiaires. La morale n'a pas été créée par ceux qui sont ainsi constitués leurs tuteurs. Son origine est plus haute, et souvent les célestes habitants de l'Olympe lui ont porté atteinte, si l'on en croit les écrits des poètes. Ils n'en sont pas moins les gardiens officiels. Ils sont aussi l'objet particulier de l'adoration des hommes. Cette adoration a d'ailleurs sa raison d'être. Elle est, en effet, le seul hommage par lequel il soit permis d'honorer, au moins

¹ *Olymp.*, I, 55, 5 ; *Pyth.*, III, 27, IX, 45, citées par Benjamin Constant.

² Avec Pindare, Sophocle.

³ Avec Hérodote.

⁴ Avec Pythagore, Socrate. Platon et les élèves immédiats de ce dernier.

⁵ Diogène Laërce, VII, 2.

⁶ Voyez en particulier, sur la piété de Socrate, Xénophon, *Memorabilia*, passim.

indirectement, cette Providence universelle qui tient le monde tout entier suspendu dans sa main divine.

Telle est la belle théorie qui, tout en respectant l'ancienne mythologie, la renouvelait et la mettait plus en rapport avec les lumières qu'avait fait naître en Grèce le progrès de la civilisation. Je ne doute pas qu'elle n'ait réussi à ranimer le sentiment religieux dans un certain nombre de personnes éclairées. Mais elle eut pour antagonistes les fondateurs d'autres sectes philosophiques et leurs disciples. Les Péripatéticiens, les Épicuriens, les sceptiques travaillèrent de leur mieux à détruire ce sentiment. Je ne sais si les Stoïciens eux-mêmes ne contribuèrent pas alors à l'affaiblir, bien que la plupart d'entre eux aient été profondément convaincus de l'existence d'une Providence divine. Ils ont été, dans l'antiquité, les champions de la morale indépendante, et l'idée sublime qu'ils se faisaient de la dignité humaine et des devoirs qui résultent pour nous de notre personnalité détournait peut-être trop l'attention de ces sphères supérieures où s'adressaient les hommages des croyants. En somme, l'incrédulité paraît avoir gagné de nouveau du terrain parmi les nations attachées à la religion hellénique et parmi les Romains, dont le culte tendait à se confondre avec cette religion dans les temps qui précédèrent immédiatement l'ère chrétienne. Mais l'incrédulité n'est pas pour les peuples un état durable. Une forte réaction suivit. Elle fut signalée à la fois en Occident et en Orient par un essor particulier du goût du merveilleux. Nous y reviendrons tout à l'heure. En Orient, elle donna lieu de plus à un nouvel et long effort pour resserrer les liens de la morale et de la foi, en même temps qu'on cherchait à celle-ci des stimulants, en associant dans une plus forte proportion, les fables homériques avec les dogmes de théocraties auxquelles leur éloignement même assurait un certain prestige. *Major e longinquo reverentia*. C'est à cet effort que se rattache le nom d'Apollonius de Tyane. A Rome, on dominait le principe d'une religion d'État, au contraire, ceux des Empereurs qui restèrent le mieux fidèles à la politique romaine crurent pouvoir rendre à la religion son influence et son autorité par des mesures de police. Toute innovation dans le culte et les objets auxquels il s'adressait, trouva d'ailleurs en eux des adversaires déclarés. Suivant Dion Cassius, Mécène avait donné à Auguste le conseil suivant, qui servit de leçon à ces princes : **Honore partout et toujours les dieux de la manière usitée dans l'Empire et contrains les autres à les honorer de même. Punis du supplice les auteurs de religions étrangères, non seulement par respect pour les dieux, mais parce que ceux qui introduisent de nouvelles divinités engagent d'autres personnes à suivre des lois étrangères, d'où naissent les conjurations, les sociétés secrètes, qui sont très désavantageuses au gouvernement d'un seul. Ainsi tu ne souffriras personne qui méprise les dieux, personne qui s'adonne à la magie**¹. Il conseillait aussi d'agir à l'égard des philosophes, comme Platon voulait qu'on agit dans sa république à l'égard des poètes, soit parce que beaucoup d'entre eux poussaient leurs adhérents au scepticisme religieux, soit parce que tous étaient novateurs, au moins dans une certaine mesure. Par là le pouvoir impérial était naturellement l'ennemi du système dont Apollonius fut, aux yeux de ses partisans, le représentant doué par les dieux de facultés supérieures.

Ainsi s'explique la tradition relative à ses luttes contre Néron et contre Domitien, et, s'il nous apparaît dans des relations amicales avec deux autres empereurs, c'est qu'ils oublient les principes formulés par Mécène et laissent le paganisme se restaurer, sans prétendre le diriger et le renfermer dans un cercle limité de

¹ Liv. XLIX. 43.

croyances. Tels sont les faits généraux qui, dans notre opinion, expliquent la vie d'Apollonius de Tyane, ou plutôt sa légende.

Je dis la vie ou la légende d'Apollonius de Tyane. Dans beaucoup de légendes, il y a une partie historique et une partie fabuleuse, sans qu'on puisse toujours les distinguer nettement l'une de l'autre. Quand même, d'ailleurs, il ne nous serait pas impossible de faire la part de chacune d'elles, nous n'attacherions qu'une importance secondaire à ce travail. Ce qui nous intéresse surtout dans la vie d'Apollonius, ce sont ses doctrines, l'évolution religieuse à laquelle il est mêlé et l'esprit de son temps. A ce dernier point de vue, les miracles dont il est si libéralement gratifié dans Philostrate, ne doivent pas être négligés. Les païens n'y croyaient pas seuls, tout nous l'atteste. Les chrétiens, quand il leur fut opposé — ce qui n'eut lieu qu'au temps de Dioclétien, lorsque Hiéroclès fit contre eux son livre¹ —, les chrétiens ne refusèrent pas d'admettre qu'il en eût fait ; ils se contentèrent d'attribuer ceux qu'ils ne niaient pas à l'art de la magie ou à l'influence des mauvais esprits. La théorie qu'ils soutenaient alors à ce sujet ne date pas du Bas-Empire, où l'on peut croire qu'ils étaient devenus plus crédules. Vous la rencontrez dans l'Apologétique de Tertullien². Les philosophes et les poètes savent qu'il y a des démons, dit-il. Leurs opérations ne tendent qu'à perdre l'homme (*operatio eorum est hominis eversio*).... La subtilité de leur nature leur est d'un secours merveilleux pour agir sur l'une et sur l'autre substance de l'homme. Invisibles et impalpables, ils ont un grand pouvoir, car on ne les reconnaît qu'aux maux qu'ils ont faits... Ce qu'il y a de plus délicieux pour eux, c'est de détourner l'homme du vrai Dieu par leurs prestiges et leurs oracles, dont je vais vous dévoiler le mensonge. Tout esprit a l'agilité de l'oiseau ; c'est pourquoi les anges et les démons se transportent partout où ils veulent en un moment. Le monde entier n'est pour eux qu'un seul lieu, et il leur est aussi facile de savoir ce qui se passe en quelque lieu que ce soit que de le publier. L'apologiste chrétien leur attribue aussi une finesse d'ouïe et d'odorat qui dépasse de beaucoup celle de ces sens dans l'homme. Il admet également qu'ils peuvent fournir d'excellents remèdes pour les maladies, et cela par une raison

¹ Ce livre était intitulé : *L'Ami de la vérité adressé aux Chrétiens par Hiéroclès, gouverneur de Bithynie*. Jésus-Christ y était représenté comme un voleur de grands chemins qui avait infesté la Judée avec neuf cents brigands. Les miracles d'Apollonius de Tyane étaient déclarés bien supérieurs à ceux que les chrétiens attribuaient à cet auteur de leur secte.

² Chap. XXII. La manière de voir de l'abbé Freppel (*Les Apologistes chrétiens du second siècle*, 2e éd., 1870, t. II, p. 115-116) relativement à Apollonius est assez conforme aux idées exprimées ici par Tertullien. Car, après avoir déclaré que les prétendus miracles d'Apollonius ont été de purs contes ou de pures jongleries ; il tourne brusquement et lui accorde, sous un autre nom, tout au moins une partie de ceux qui lui sont attribués : *Est-ce à dire, dit-il en effet, qu'en rejetant comme faux et controuvés les miracles proprement dits attribués à Apollonius, on ne doit admettre quelque chose d'extraordinaire dans ses prestiges et dans ses sortilèges ? Je ne le pense pas. Il y a si je ne me trompe, sur cette figure grimaçante du magicien de Tyane le reflet d'une puissance surnaturelle qui se plaît à contrefaire l'œuvre de Dieu. Ceux qui suppriment sans motif le rôle que joue cette puissance dans les destinées humaines, ne sauraient voir dans le héros de Philostrate qu'un fourbe et un imposteur ; pour nous qui, appuyés sur l'autorité de la révélation et sur l'étude de l'histoire (?), faisons une large part au jeu de ce pouvoir invisible, nous sommes disposés à chercher un trait de plus dans une physionomie si étrange, surtout lorsque nous considérons à quelle époque elle a paru... Dans ce choc suprême de la vérité avec l'erreur, du bien avec le mal, Satan ramassait toute sa puissance pour tenter un dernier effort. Il cherchait à opposer aux couvres de Dieu le prestige des siennes, au vrai surnaturel le surnaturel faux ; les apparences du miracle au miracle lui-même, partout l'illusion à la réalité ; en deux mots il faisait la parodie du christianisme tant par les pratiques ténébreuses des gnostiques que par celles des païens. Il ajoute qu'à cette époque de l'histoire une force invisible essayait de lutter avec la puissance divine, et que le faux surnaturel se jetait au travers du surnaturel véritable pour en combattre l'effet par le prestige de ses contrefaçons.*

bien simple : c'est que les maladies sont leur œuvre. Ce sont eux qui les donnent aux hommes. Mais, tout puissants qu'ils soient, ils ne peuvent résister aux conjurations d'un chrétien et vaincu de l'efficacité de sa foi. Nous constatons cette croyance au merveilleux qui donne à ces temps-là leur cachet particulier et qui montre quelle était la direction des esprits dans les partis religieux opposés. L'incrédulité n'est pas naturelle aux peuples, et plus l'action dans un sens contraire à la tendance naturelle des choses est vive, plus la réaction est forte. Le terrain eût été bien préparé pour l'établissement d'une nouvelle ère de progrès pour le polythéisme lui-même, et s'il succomba bientôt après, c'est qu'il se trouva en face d'une religion fort supérieure, qui sut tourner contre lui les armes avec lesquelles, dans un autre moment, il eût subjugué les consciences.

Quant aux miracles que Philostrate attribue à Apollonius, j'ajoute qu'à mon avis, ils ne sont point en général de son invention, mais qu'il a reproduit des traditions puisées à des sources diverses. Sans critique assurément, quoiqu'il ait parfois des vellétés d'éviter la crédulité¹, c'était un rhéteur et en même temps un compilateur de fables : on signale dans son ouvrage des erreurs énormes de géographie² ; l'histoire n'est pas toujours parfaitement respectée et d'on a remarqué quelques anachronismes dans son ouvrage³. Qu'on lui reproche tout cela, rien de mieux, mais qu'il ait été l'inventeur de ce qu'il raconte, je ne saurais y acquiescer. Bien souvent, le plus souvent peut-être, il indique ses sources et quelquefois il met en présence plusieurs récits différents. Le miracle par lequel Apollonius avait délivré Éphèse de la peste, en faisant lapider un mendiant qui s'était trouvé ensuite être un chien noir et hideux et qui, en réalité, n'était qu'un démon maléfisant, était rappelé dans cette ville par un monument, par une statue alors élevée à Hercule Sauveur. Legrand d'Aussy croit que ce monument, oh le fléau pouvait être représenté sous la figure d'un tel animal, doit avoir été l'origine de la légende⁴. Cette explication n'a rien d'in vraisemblable. — Pourquoi aussi accuser notre auteur de mensonge lorsqu'il affirme avoir puisé une partie notable de ses récits dans les mémoires d'un disciple d'Apollonius nommé Damis ? Ce Damis, que l'abbé Freppel, je ne sais pourquoi, assimile à Sancho Pança, accompagnant un autre Don Quichotte, n'a pas été, je, le veux bien, un écrivain très véridique, puisqu'il prétend, entre autres choses, avoir visité des cataractes

¹ Quand il raconte que son héros ressuscita à Rome une jeune fille, il se permet quelques doutes. Peut-être, dit-il, qu'un art supérieur fit découvrir à Apollonius qu'un reste de vie existait encore en elle et qu'une grosse pluie qui tomba put contribuer à la faire sortir de son état léthargique (liv. IV, 13). Il admet aussi plutôt la mort naturelle d'Apollonius que les légendes racontées sur sa fin, dont on a voulu faire une parodie des récits des écritures sur la disparition du corps de Jésus-Christ et sur sa résurrection (liv. VIII, 30 et suiv.).

² C'est ainsi qu'en parlant un cours supérieur du Nil, il y suppose des cataractes qui n'ont jamais existé (liv. VI, § 23 et *Éclaircissements historiques*, p. 4611 de l'édition de M. Chassang précédemment indiquée).

³ Le grand orage, placé par lui sous le consulat de Télésinus, est d'une date antérieure. (Chassang, *Éclaircissements*, p. 432.) Il place dans le même temps à peu près, la sortie des flots de l'île nommée Thia qui est certainement antérieure. Mais les écrivains qui en font mention ne s'accordent pas sur la date. (*Id.*, *ibid.*, même page.) — Sur le roi des Parthes Vardane, on a signalé également des difficultés chronologiques très graves (*id.*, *ibid.*, page 432). Babylone est confondue avec Ctésiphon, à ce qu'il semble, et décrite comme si elle était toujours la ville dont les anciens historiens avaient fait le tableau (I, 25).

⁴ Chassang, *Éclaircissements*, p. 443. De même Philostrate (VIII, 22), après avoir raconté qu'un Dieu avait donné par écrit à Apollonius une attestation que la philosophie de Pythagore était supérieure à toutes les autres, dit qu'elle était déposée à Antium où elle était l'objet d'une grande curiosité. Ce fait étrange lui avait été transmis, si on l'en croit, par des habitants de Lébadée.

que nul autre n'a jamais vues¹. Mais, il me semble plus naturel de supposer qu'un disciple d'Apollonius, soit par suite de l'admiration enthousiaste que son maître lui inspirait², soit pour se faire valoir comme ayant été de longues années le compagnon assidu d'un homme chéri des dieux et devenu presque leur égal par sa sagesse, ait entremêlé plus d'une espèce de conte de fées à des récits véritables, qu'il n'est vraisemblable que Philostrate ait tiré de son propre fonds toutes ces fictions pour les mettre ensuite sous le nom de Damis³. Remarquons, d'ailleurs, que les premières de ces fictions ne figuraient point dans les mémoires où l'auteur de la vie d'Apollonius déclare avoir trouvé la substance principale de son livre et que les dernières ne leur appartenaient pas davantage. Apollonius avait signalé sa puissance comme faisant des miracles, avant que Damis l'eût connu, et Damis l'ayant quitté avant sa mort, les faits merveilleux dont nous voyons celle-ci accompagnée et suivie ont été empruntés à d'autres sources. A quoi bon donc l'invention de ce personnage dont notre biographe se passe si aisément au commencement et à la fin ?

Ce qui nous paraît probable, c'est que la légende d'Apollonius de Tyane a été une œuvre collective. Apollonius lui-même peut y avoir eu part. Non qu'il ait été, comme il en a été si souvent accusé, un charlatan et un imposteur habile à faire des dupes. Bien des mots que lui prête Philostrate témoignent de sa bonne foi. Il déclare, par exemple, qu'il n'est qu'un homme et il décline pour son compte toute descendance divine⁴. Mais l'amour-propre rend crédule. Apollonius, en voyant la foule s'empresse autour de lui et le consulter comme un oracle, ne fut-il jamais tenté de se considérer comme un être supérieur à l'humanité ? Je n'oserais l'affirmer. En dépit du fond de sagesse et de vertu morale que nous trouvons en lui, fond de sagesse et de vertu morale auquel les chrétiens eux-mêmes ont rendu quelquefois justice⁵, certains signes permettent de supposer qu'un régime trop austère et une ardeur trop exclusive pour les études métaphysiques avaient dérangé chez lui l'équilibre des facultés mentales. Ses disciples, à leur tour, cédant à la fois à des mobiles de diverses natures, firent du merveilleux le fondement de tout ce qu'ils dirent ou qu'ils écrivirent à son sujet. Et les choses étranges qu'ils racontaient prirent un caractère plus étrange encore en passant par d'autres bouches. La disposition générale à croire que nous signalions tout à l'heure rendait l'acceptation de ces fables facile. Les oracles mêmes s'en mêlèrent. Celui de Didyme près de Milet, celui de Colophon, celui du temple de Pergame accrurent la réputation du philosophe ami des dieux et exaltèrent sa sagesse, au rapport de Philostrate⁶. Celui-ci, à son tour, en

¹ Liv. VI, 23. Passage précédemment indiqué.

² *Quand les dieux vont à table*, disait-il d'après Philostrate (I, 10), *il y a des serviteurs qui ont soin de ne pas laisser se perdre une seule goutte d'ambrosie*. Il était un de ces serviteurs.

³ M. Aubé (ouvrage cité) soutient la seconde opinion. Les arguments qu'il fait valoir à l'appui de sa thèse ne m'ont pas paru très concluants.

⁴ *Les habitants de ce pays de Tyane et des environs*, dit Philostrate (I, 6), *disent qu'Apollonius est fils de Jupiter, mais Apollonius se déclare fils d'Apollonius*.

⁵ *Ce fut*, dit saint Jérôme, *un sage qui sut profiler partout où il alla, et qui revint plus savant et meilleur de ses longs voyages*. — Sidoine Apollinaire composa lui-même une vie du philosophe : *Lisez*, écrivait-il à un de ses amis, *lisez la vie d'un homme qui, religion mise à part, vous ressemble en beaucoup de choses, d'un homme recherché des riches et qui n'a point recherché les richesses, qui aima la science et qui méprisa l'argent, d'un homme frugal au milieu des festins, habillé de lin parmi les gens vêtus de pourpre, austère au centre de toutes les voluptés ; enfin, pour tout dire en un mot, d'un homme tel que peut-être l'historien chercherait vainement dans tout le passé une vie de philosophe comparable à la sienne*. (*Biographie universelle*, Ve Apollonius de Tyane).

⁶ Liv. IV, 1. A Olympie, le prêtre de Jupiter lui donne volontiers mille drachmes pris dans le trésor de Jupiter, croyant faire par là une pieuse action.

écrivain la vie de son héros, n'oublia peut-être pas toujours ce qu'on appellerait aujourd'hui les convenances de son métier. La rhétorique, elle aussi, n'était pas alors ennemie des prodiges. Et puis il s'agissait de complaire à une grande princesse, l'impératrice Julie, qui lui avait commandé ce travail et pour laquelle Apollonius était l'objet d'un culte !¹ En voilà assez, si je ne me trompe, pour expliquer le merveilleux qui règne autour du personnage auquel nous consacrons ces pages, Ajoutons pourtant qu'il était pythagoricien, et que depuis longtemps le merveilleux entourait les grands chefs pythagoriciens d'une auréole. Pythagore, par exemple, n'avait-il pas été aperçu en même temps à Métaponte et à Thurium ?²

Nous passons à la biographie et nous verrons, en chemin, quelles révélations on en peut tirer sur l'homme et sur une époque intéressante de l'histoire du paganisme.

I

On sait qu'Apollonius naquit à Tyane, colonie grecque établie dans la Cappadoce et où, par conséquent, le génie grec s'était fortement imprégné de l'esprit oriental. Des légendes miraculeuses se rattachaient à sa naissance même. Sa mère sur le point d'accoucher avait vu en songe le dieu Protée, cette divinité égyptienne mentionnée par Homère qui, tour à tour homme, arbre, flamme, fontaine, revêtait mille formes et mille natures. Et le dieu lui avait annoncé qu'elle le portait lui-même dans son sein³. Cependant Apollonius ne se donna jamais pour un dieu, mais simplement pour un sage, auquel un régime conforme aux préceptes de la philosophie pythagoricienne et la contemplation assidue des choses divines avait donné des sens supérieurs à ceux des autres hommes et comme un don de seconde vue. C'est ainsi que Socrate, Thalès et Anaxagore, sans être ni dieux, ni magiciens⁴, avaient eu souvent, disait-il, des révélations

¹ C'était elle qui avait communiqué à Philostrate les mémoires de Damis, au rapport de cet écrivain (liv. I, 3). Une ou deux allusions que nous soulignerons dans notre analyse de la *Vie d'Apollonius* nous montreront que le rhéteur était aussi un courtisan.

² Hiéroclès l'oppose à Jésus-Christ avec Aristée et Apollonius comme auteur de faits merveilleux.

³ C'est un des faits que M. Aubé considère comme empruntés aux Écritures. La naissance divine d'Apollonius aurait été une espèce de contrefaçon de la naissance divine du Christ. Je pense que la mythologie païenne fournissait à Philostrate assez de légendes pareilles à celle que nous citons pour qu'il n'eût pas besoin de recourir à une imitation des récits sacrés des chrétiens. On se rappelle d'ailleurs que le philosophe était pythagoricien et que le fondateur de la secte prétendait qu'avant d'être le sage de Samos il avait tué Euphorbe, mort au siège de Troie, d'après Homère (*Illiade*, XVII, 39), lequel Euphorbe, suivant toute apparence, n'était pas un personnage moins fabuleux que le dieu Protée.

⁴ Philostrate (V, 12) établit entre Apollonius de Tyane et les magiciens la distinction suivante : *Les magiciens qui sont, à mon avis, les plus misérables des hommes, se flattent de chercher la destinée, les uns en tourmentant les esprits, les autres par des sacrifices barbares, d'autres par des charmes ou des préparations magiques. Plusieurs d'entre eux, mis en jugement, ont reconnu que telle était leur science. Apollonius, au contraire, se conformait aux décrets du destin ; il annonçait qu'ils devaient s'accomplir, et, s'ils lui étaient révélés par avance, ce n'était pas par des enchantements, c'était par des signes où il savait lire la volonté des dieux. Voyant chez les Indiens les trépieds, les échansons d'airain et les autres objets qu'ils disaient se mouvoir d'eux-mêmes, Apollonius n'avait pas demandé le secret de leur construction et n'aurait pas désiré qu'on le lui apprit ; il avait loué l'artifice, mais sans vouloir l'imiter.* J'ai emprunté ici et dans d'autres endroits la traduction de M. Chassang. Je ne sais s'il serait facile d'appliquer la distinction établie par Philostrate outre la manière d'agir d'Apollonius et celle des magiciens à tous les faits surnaturels

intérieures. Le sage, ajoutait-il, connaît ce qui doit arriver plus tard que les dieux, mais avant les autres hommes ; car les dieux voient l'avenir, les hommes le présent, les sages l'avenir prochain¹. Son maître de philosophie fut le pythagoricien Euxène, né à Héraclée dans le Pont. C'était un homme de peu de talent, qui suivait dans sa conduite plutôt les préceptes d'Épicure que ceux de Pythagore, et qui répétait les leçons du maître comme les perroquets disent bonjour et bonsoir. Apollonius montra cependant pour Euxène une vive affection, et plus tard, ayant reçu de son père une maison de campagne, où se trouvaient des jardins ombragés et des sources d'eau vive, il en disposa en faveur de l'homme qui lui avait donné des leçons de sagesse. C'est qu'à travers les enseignements si imparfaits d'Euxène il avait deviné la doctrine véritable du philosophe religieux qu'il prit pour modèle. Aussi écrivit-il de point en point les recommandations de ce dernier. Il s'abstint de la chair des animaux comme d'une nourriture impure et contraire au développement de l'intelligence. Il renonça pour toujours à l'usage du vin ; il ne porta pour vêtements que des tissus faits avec des substances végétales ; il vécut aussi dans la plus complète chasteté². Il abandonna le patrimoine considérable dont il hérita après la mort de son père, soit à ce frère qu'il sut arracher à une vie dissipée³, soit à d'autres parents. Il fit sa demeure d'un temple d'Esculape et s'y fit initier aux secrets de l'art médical dans lequel les prêtres du dieu étaient ordinairement très versés ; enfin il observa les cinq années de silence qui faisaient partie du noviciat pythagoricien. Cinq années de silence ! Une telle possession de soi-même est aussi miraculeuse. Cette vie ascétique et consacrée tout entière à la contemplation et à l'étude dut certainement donner à son esprit une direction élevée, en même temps qu'elle détruisait chez lui cette harmonie des facultés qui, dans la vie commune, constitue le bon sens.

L'isolement, le silence et la recherche constante de vérités supérieures surexcitent l'imagination et peuvent douer l'intelligence humaine d'une force d'abstraction incroyable. Saint Bernard, au moyen âge, en est un exemple. Les chênes des forêts avaient été ses premiers et ses plus grands maîtres, disait-il lui-même. Il dut à leurs leçons d'être l'homme de son temps le plus puissant par l'enthousiasme et par un détachement complet des choses de la terre. Ses yeux voyaient sans voir, ses oreilles entendaient sans entendre. On raconte qu'après avoir marché plusieurs heures le long du lac de Genève, il demanda où le lac se trouvait, qu'il but de l'huile pour de l'eau sans s'en apercevoir, et prit du sang cru pour du beurre. Quand il prêchait devant une multitude immense, à peine en avait-il conscience, occupé tout entier des grandes vérités dont il avait la conviction qu'il était l'interprète, le reste était pour lui comme un pur néant. Sa pensée le dominait et par cette pensée il dominait les autres. Le païen Apollonius

qu'il mentionne dans son œuvre. Mais ce passage montre que la magie, plus tard appelée théurgie, n'était pas encore regardée comme partie intégrante de la science théologique.

¹ Philostrate, VIII, 7.

² Philostrate l'affirma dans sa *Vie d'Apollonius* et traite de calomnieux le bruit que son héros n'ait été une fois l'esclave de l'amour. Dans le liv. II, chap. V, de ses *Vies des Sophistes*, il parle néanmoins d'une intrigue amoureuse qu'on mettait sur le compte du philosophe, Il est vrai qu'il y déclare ce récit peu vraisemblable ; il ajoute qu'il l'a réfuté dans sa *Vie d'Apollonius* où l'on ne trouve en réalité rien sur ce sujet. Ce dernier ouvrage nous est-il donc parvenu corrigé et diminué ?

³ *Vie d'Apollonius*, I, 13... Dans une autre partie de l'ouvrage il a deux frères, et sa correspondance, dont l'authenticité est du reste plus que douteuse, lui en donne deux en effet. Cette divergence bizarre sur un fait semblable, dans un même livre, me paraît prouver que Philostrate a puisé à plusieurs sources et qu'il avait apporté dans son travail plus de bonne foi que d'esprit de suite ou de discernement.

tirait d'une vie semblable des inspirations analogues, bien qu'il affectât d'ordinaire, en parlant à la foule, une forme de langage concise et sentencieuse. Aussi sa réputation fut-elle prodigieuse. Dans le temps même qu'il pratiquait rigoureusement le silence, ses gestes, son regard, les mouvements de sa physionomie avaient une éloquence tantôt persuasive et tantôt imposante. Quand il se trouvait dans une ville en proie à quelque sédition, dit son biographe, il lui suffisait de s'avancer et de faire un signe avec la main ou avec la tête pour dissiper l'émeute et obtenir un calme semblable à celui qui règne dans les mystères. Philostrate nous raconte ensuite comment à Aspende, et toujours sans dire un seul mot, il apaisa une émeute produite par la cherté des grains, protégea les accapareurs que le peuple voulait massacrer et les détermina eux-mêmes à renoncer à leurs honteuses spéculations, ce qui rétablit l'abondance.

Mais il ne regardait pas son éducation religieuse comme terminée. A mesure que le paganisme s'éloignait davantage de cet anthropomorphisme pur oh la poésie grecque l'avait fait tomber, il revenait davantage vers les doctrines de l'Inde, son antique berceau. Pour les réformateurs de l'hellénisme, l'Inde devenait la Terre sainte, comme la Palestine pour les juifs et les chrétiens. Les brahmanes étaient des hommes inspirés et quelque chose de plus. C'était à eux qu'il fallait s'adresser pour savoir tout ce que l'homme peut pénétrer en fait de vérités religieuses. Apollonius résolut de les visiter. Nous ne le suivrons point pas à pas, comme le fait Philostrate, dans les diverses étapes de ce grand voyage. Bien des fables sont certainement mêlées à ce récit reproduit des mémoires de Damis, assyrien, qui désormais se tint attaché à lui avec un dévouement passionné. Il y a aussi dans toute cette histoire comme une vague réminiscence des conquêtes d'Alexandre. Mais les conquêtes du nouvel Alexandre ne ressemblent guère à celles du premier. L'un a voulu ranger de nouvelles contrées sous ses lois ; l'autre ne cherche que la science. Le prince macédonien a incendié les temples des Perses ; Apollonius s'instruit auprès des mages des dogmes et des pratiques de la religion persane, afin d'en faire profiter les Grecs. Alexandre a vaincu Porus pour lui rendre sa couronne, désormais vassale du grand roi de Macédoine. Un successeur de Porus, Phraote, accueille Apollonius comme un frère, s'entretient avec lui sur la philosophie, lui pose des questions et répond aux siennes, enfin lui fournit les moyens d'arriver jusqu'aux lieux oh siègent les brahmanes.

Phraote est, dans l'idée de Philostrate, le modèle des souverains, comme les brahmanes sont les modèles des prêtres et des sages. Il serait donc curieux de chercher dans ce personnage les traits principaux sous lesquels un philosophe païen du me siècle après Jésus-Christ croyait devoir représenter la royauté éclairée et bienfaisante. Cet examen nous mènerait trop loin. Voici seulement un détail olé je crois que l'auteur de la biographie s'est montré plutôt courtisan que juge impartial du mérite des rois. Phraote, qui n'est pas avare, fait des présents considérables à ses amis, il en fait aussi à ses ennemis : *Je partage mes trésors même avec mes ennemis, dit-il*¹ ; *dans le voisinage de mon royaume sont, en effet, des peuples barbares qui sans cesse désolaient mes frontières par des irruptions. En leur donnant de l'argent, je les empêche de m'attaquer. Ils deviennent les défenseurs de mes états, et ils ne permettent à aucun autre barbare de les envahir. — Mais, lui demande Apollonius, Porus payait-il aussi tribut à ces peuples ? — Porus, répond Phraote, aimait la guerre ; moi, au contraire, j'aime la paix,* réponse qui, suivant Philostrate, mit Apollonius dans une vive admiration. Ne peut-on pas conjecturer que tout ce dialogue n'est qu'un

¹ Liv. II, 26.

compliment à l'adresse de Caracalla qui acheta la paix des Allemands par un procédé semblable ?

Enfin, Apollonius arrive près des brahmanes. D'après la tradition, ces prêtres indiens habitaient un lieu plein de merveilles et Philostrate a soin de ne pas les séparer de ce cortège de prodiges destiné à les rendre des plus vénérables et plus sacrés¹. Outre qu'ils guérissent les malades et rendent la vue aux aveugles, ils savent marcher suspendus dans les airs ; ils font jaillir des sources du sol ; l'anneau et le bâton sont deux talismans au moyen desquels ils peuvent accomplir tout ce qu'ils veulent. Ils connaissent ce qui se passe au loin et leur chef Iarchas, dès sa première entrevue avec Apollonius, lui donne un spécimen assez intéressant de son omniscience, en lui rappelant à lui-même les détails de sa naissance, de sa vie et de son voyage à travers la Perse et dans l'Inde. Apollonius reste stupéfait (stupéfaction assez étrange de la part d'un homme qui lui-même possède un don de seconde vue analogue). Il demande au brahmane comment il est devenu si savant : *Tu viens ici initié déjà à une partie de la sagesse*, répond Iarchas ; *tu ne la connais pas tout entière. — Ne la révéleras-tu ? — Oui*, répond Iarchas ; *il est plus digne de la sagesse d'ouvrir que de cacher ses trésors aux autres*. Apollonius complète donc son éducation à l'école des prêtres indiens ; d'abord ils lui confirment ce précepte de Socrate que, pour être sage, il faut commencer par se connaître. Nul, disent-ils, ne sera initié à notre philosophie qui ne se connaîtra pas lui-même. *Mais, qui donc êtes-vous ? — Nous sommes des dieux. — Pourquoi prenez-vous ce nom ? — Parce que nous sommes des hommes de bien. — Et quelle est votre opinion sur l'âme ? — Celle que Pythagore vous a transmise. Les Egyptiens la tenaient de nous. Et ils ajoutent que si les Grecs ont détruit Troie, Troie a perdu la Grèce, par les fables auxquelles sa ruine a donné lieu. Les guerriers qui s'y sont distingués ont été divinisés et l'on a négligé de rendre un culte à bien d'autres hommes qui valaient mieux qu'eux. Tel est le roi Gangès, un des ancêtres d'Iarchas, que l'Inde a raison de révéler comme une divinité. Il n'a détruit aucune cité, mais il en a fondé plus de soixante, toutes illustres et très grandes. S'il a combattu, c'est pour repousser les ennemis de sa patrie, ce qui vaut infiniment mieux que de combattre pour faire tomber autrui dans la servitude. Il était en paix avec un prince son voisin : celui-ci, au mépris des traités, lui enleva sa femme ; il ne voulut pourtant pas rompre leur alliance. Telle était, suivant lui, la force des serments que celui-là même qui, après les avoir faits, avait reçu une injure, devait se croire pourtant astreint à les observer. La mythologie grecque est aussi fortement attaquée par Iarchas dans un autre passage² : *Quand vous voudriez être justes et vertueux, dit-il, vos poètes, même les plus sages et les plus vertueux, ne vous le permettraient pas. Que font-ils de Minos, de ce tyran qui fut la plus cruel des hommes et qui, avec sa flotte, réduisit en servitude toutes les côtes et toutes les Iles de la Grèce ? Ils l'honorent du sceptre de la justice et ils le font siéger aux enfers comme juge des âmes. Au contraire, Tantale, qui était bon et qui donnait à ses amis une part de l'immortalité qu'il avait reçue des dieux, ils le condamnent à la faim et à la soif. Il y en a même qui suspendent au-dessus de sa tête des rochers, faisant ainsi outrage à un homme vertueux et divin, quand ils devraient plutôt faire jaillir autour de lui le nectar qu'il prodiguait avec tant de bonté et de générosité.**

¹ Mais, ainsi que nous l'avons vu dans une note précédente, au liv. V, 12, il émet cette opinion que la magie ou la prestidigitation, tout au moins l'industrie, n'était pas étrangère à plusieurs de ces prodiges matériels.

² Liv. III, 23.

Des entretiens sur la nature du monde et sur celle des dieux accompagnent également les entrevues d'Apollonius et des brahmanes. Apollonius apprend de ces derniers que l'univers se compose de cinq éléments : l'eau, l'air, la terre, le feu et l'æther. L'æther est le plus élevé de tous ; c'est celui dont les dieux sont formés. Tous les êtres auxquels l'æther sert de substance sont divins et immortels. Aucun des cinq éléments n'a précédé les autres ; car tous les organes d'un animal naissent et se développent en même temps. Le monde tout entier est un animal mâle et femelle à la fois ; il est doué d'intelligence et c'est par là qu'il conserve perpétuellement dans son sein l'équilibre et l'harmonie entre les parties qui le composent. Dans un navire chaque partie a sa destination ; il en est de même de ceux qui le montent. Le navire et l'équipage forment, réunis, un ensemble dont toutes les parties sont nécessaires au but qui est la navigation. Ainsi dans le monde, la nature physique et la nature intelligente ne sont que des organes au service du grand tout, doué d'une âme qui comprend l'universalité des êtres. Au premier rang, est le Dieu dont l'univers procède ; puis viennent les dieux subalternes qui dirigent l'immense vaisseau : il y en a dans les cieux, sur les mers et sur la terre ; il en est aussi qui président aux fleuves et aux fontaines. Les enfers en renferment également, à moins que les récits des poètes relatifs à ces lieux souterrains ne doivent être rejetés dans la classe des pures fictions.

II

Nous ne suivrons pas plus loin l'exposition des leçons données par les sages indiens à leur nouveau disciple. Son biographe dit qu'il passa quatre mois entiers à traiter avec eux les plus hautes questions de la philosophie. Alors, enfin, Apollonius considère son éducation philosophique comme terminée. Sa vie continuera, il est vrai, à n'être qu'un long voyage, et toutes les parties du vaste empire romain seront tour à tour gratifiées de sa présence. Mais s'il parcourt ainsi le monde, ce sera désormais moins pour s'instruire que pour instruire les autres. Il a la conscience de posséder la sagesse dans sa plénitude et il se conduit en conséquence. S'il visite le tombeau d'Achille, le héros sortira de son sépulcre pour lui communiquer ses désirs et ses volontés. Se rend-il plus tard en Éthiopie pour connaître les Gymnosophistes qui se proclament les plus sages des hommes ? Il rabaisse d'abord leur orgueil, et l'un d'eux, le plus sincère, le plus ardent dans la recherche de la vérité, les abandonne pour devenir son élève. A Éleusis, l'hiérophante refuse de l'initier aux mystères. *J'y serai initié, lui dit Apollonius, mais un autre que toi aura l'honneur de cette initiation.* Les gardiens de l'ancre de Trophonius, que Philostrate, par une erreur de géographie assez étrange, place en Arcadie ; lui en interdisent l'entrée. Il ne tient aucun compte de cette défense, et, pendant la nuit, il force l'entrée du gouffre pour aller conférer avec le dieu. Celui-ci en éprouve une telle joie qu'il apparaît à ses prêtres et leur reproche vivement leur conduite à l'égard d'un tel homme. En même temps il leur ordonne de se rendre à Aulis avant le septième jour, ils verront alors Apollonius sortir de la terre. Apollonius reparaît, en effet, dans ce lieu, au grand étonnement et sans doute à la grande confusion de ceux qui lui avaient montré si peu de respect. Il rapporte un écrit du dieu attestant que la meilleure philosophie est celle de Pythagore.

Remarquons le peu de sympathie qu'une partie du sacerdoce païen montre pour cet homme, dont les païens s'accorderont plus tard à faire une sorte de divinité.

Elle ne voit en lui qu'un concurrent, et elle le regarde avec défiance. L'un veut l'exclure des mystères de Cérès, d'autres cherchent à l'éloigner de l'antré de Trophonius. Le premier est très franc avec lui ; il lui déclare que jamais il n'initiera un magicien et il ne découvrira les mystères d'Éleusis à un homme qui profane les choses divines¹. Les derniers donnent, il est vrai, pour prétexte qu'on est dans un jour néfaste ; mais ils ont soin de faire connaître à ceux qui les entourent la véritable cause de leur refus. Ils ne souffriront jamais, disent-ils, que le séjour du dieu soit ouvert à un tel charlatan². Les progrès du christianisme n'avaient pas encore été assez grands pour que le parti païen sentit la nécessité de s'unir. Parmi ceux qui étaient les gardiens officiels des secrets du sanctuaire, quelques-uns tout au moins s'indignaient qu'un étranger empiétât sur leur prérogative et fit tort à la réputation du dieu qu'ils servaient. Apollonius était plus habile qu'eux dans leur art principal, la médecine. Il guérissait plus de malades et il ne demandait rien pour salaire, ayant fait vœu de pauvreté. Il était aussi plus populaire et l'imagination se plaisait à orner des faits, qui peut-être avaient un fond de vérité, de détails propres à augmenter son prestige³. On disait, et Philostrate répète, qu'à Éphèse une contagion meurtrière avait décimé la population. Apollonius l'avait prédite ; puis, ayant quitté la ville, il avait été rappelé par les habitants pour conjurer le fléau. En revenant parmi eux, il leur avait dit : **Ayez confiance, aujourd'hui même j'éloignerai la maladie**. Puis, trouvant sur la place publique un homme qui paraissait un mendiant, couvert de haillons, portant dans un panier des débris de pain et d'autres aliments, il avait ordonné aux Éphésiens de l'accabler de pierres : **Car, cet homme, disait-il, est l'ennemi des dieux**. Le malheureux implorait d'un ton dolent la pitié publique ; les Éphésiens hésitaient, partagés entre leur confiance dans l'auteur du conseil et la répugnance que leur inspirait cet ordre cruel. Apollonius leur ayant répété de nouveau qu'il fallait frapper, ils avaient obéi. Mais, au moment où ils avaient voulu tirer leur victime de dessous les pierres dont ils l'avaient couverte, ils avaient pu comprendre que ce prétendu mendiant n'était qu'un démon malfaisant. A la place où l'homme avait dit périr gisait, écrasé et broyé, le corps d'un chien gros comme un lion, la gueule pleine d'écume⁴. — A Rome, Apollonius avait fait mieux encore ; il avait rencontré un convoi funèbre, escortant le corps d'une jeune fille. Elle paraissait morte ; son fiancé montrait toute sa douleur par ses gémissements. Apollonius avait dit : **Cessez de pleurer, je me charge de vous consoler**. Puis il avait fait sortir la jeune fille de sa léthargie, et c'est ainsi qu'elle avait échappé au tombeau. Ces récits merveilleux, que la crédulité publique accueillait sans doute avidement, donnaient à Apollonius une influence que n'avaient plus les oracles⁵. Aussi, les prêtres de ceux-ci n'étaient-ils pas tous bien disposés pour lui. S'il avait voulu s'intituler prophète, ils lui auraient plus facilement pardonné. Mais il disait : **Je ne suis qu'un homme, et : tout homme par la contemplation et par la philosophie peut s'élever jusqu'aux dieux. Le sang**

¹ *Vie d'Apollonius*, IV, 18.

² *Ibid.*, VIII, 19.

³ Cette popularité pouvait les obliger à s'incliner devant lui, malgré le sentiment de jalousie qu'il leur inspirait. Sans doute les oracles qui se prononcèrent en sa faveur cédèrent à une pression semblable. L'hierophante d'Éleusis lui-même n'ose persister dans sa conduite à l'égard d'Apollonius, en voyant les murmures qu'elle excite. Il change de langage et lui propose de l'initier immédiatement. C'est Apollonius qui ne lui permet pas d'accomplir une cérémonie à laquelle il s'est d'abord refusé.

⁴ Voir plus haut l'explication donnée par Legrand d'Aussy de ce récit légendaire.

⁵ Voyez le traité de Plutarque sur le déclin de l'oracle de Delphes et comment il cherche à l'expliquer.

des victimes ne peut leur plaire ; le plus bel hommage qu'on puisse leur rendre, c'est celui d'un cœur pur. Si la bonté est un des attributs de la divinité, les hommes qui sont bons ont quelque chose de divin¹. Tout cela relève singulièrement Philostrate à nos yeux. Mais les partisans des vieilles traditions païennes pouvaient bien ne pas partager à ce sujet notre manière de voir.

III

Il nous reste à voir Apollonius en face du polythéisme officiel des Romains et des Empereurs, chefs officiels de ce culte en leur qualité de souverains pontifes. Nous avons indiqué comment Auguste et la plupart d'entre eux le comprirent. Nous connaissons les tendances opposées d'Apollonius. Que devait-il sortir de leurs rapports ? Nous suivrons encore ici la légende, sans nous interdire quelques commentaires, et nous concluons ensuite.

D'après une lettre que l'on trouve dans la prétendue correspondance d'Apollonius, probablement connue de Philostrate², l'empereur Claude lui aurait témoigné de la bienveillance. Il l'aurait dépeint au Sénat de Tyane, comme un philosophe éminent qui avait parcouru la Grèce avec éclat et y avait donné à la jeunesse des leçons salutaires. Nous citons ce fait seulement pour mémoire et nous passons à l'époque du principat de Néron. Un moment seulement fidèle aux leçons de Sénèque, Néron ne tarda pas à devenir le persécuteur violent des philosophes, dont la vie et les doctrines étaient une protestation contre ses crimes et ses excès et pouvaient être une menace. On sait qu'il fit mourir Sénèque et Thraséas. Musonius Rufus fut exilé parce qu'il donnait des leçons de sagesse à la jeunesse³. Démétrius le Cynique ne fut pas mieux traité⁴, et tandis que les chrétiens périssaient victimes d'effroyables supplices, les sages qui faisaient l'honneur du paganisme dans cette époque où il tendait à se régénérer,

¹ Toutefois, comme plus tard les Alexandrins, il admet que le père des dieux et des hommes, Jupiter, est tellement au-dessus des pauvres mortels, qu'en faire l'éloge est de leur part l'objet d'un orgueil déraisonnable. Il tance vertement à ce sujet un jeune homme qui, avec une aveugle confiance, a entrepris une pareille tâche. Elle est au-dessus des forces humaines. (*Vie d'Apollonius*, IV, 30.)

² La lettre LIII. Chassang, *Vie d'Apoll.*, p. 413. Il déclare avec raison cette lettre plus que suspecte.

³ Tacite, *Annales*, XV, 71. *Virginium Flaccum et Musonium Rufum claritudo nominis expulit. Nam Virginius studia juvenum eloquentia, Musonius præceptis sapientiæ fovebat.* — Philostrate nous le représente emprisonné et entretenant mu commerce de lettres avec Apollonius, puis obligé de travailler comme forçat, au percement de l'isthme de Corinthe. Il ajoute qu'il pourrait rapporter sur Musonius beaucoup d'autres détails plus remarquables en cas et qu'on a parlé de sa philosophie avec une grande négligence. (V, 19.)

⁴ M. Amédée Fleury qui, ainsi que nous l'avons dit, veut qu'Apollonius de Tyane, tel qu'il figure dans Philostrate, soit un personnage fictif emprunté à la fois à Jésus-Christ et à saint Paul, voit dans Démétrius le Cynique, comme du reste dans Thraséas, un chrétien. Thraséas était triste (*objiciebatur Patio Thrasæ tristior ac pædagogii vultus*, dit Suétone, *Vie de Néron*, 37). La tristesse était le trait le plus saillant par lequel les premiers chrétiens se révélaient à la société romaine. Il fit en mourant une libation à Jupiter Libérateur. Qui pouvait être ce Jupiter Libérateur, si ce n'est Jésus-Christ ? Et puis pourquoi Néron l'aurait-il pris en si grande haine, s'il n'avait montré aucune prédilection pour le culte du vrai Dieu ? Démétrius le Cynique, l'ami d'Apollonius, devait être chrétien aussi puisqu'il était en même temps l'ami de Thraséas et puisqu'il fut appelé chien, appellation sous laquelle on désignait les chrétiens (M. Fleury veut qu'il n'y est plus alors de Cyniques), puisqu'enfin il fut condamné à la déportation, laquelle *était le châtement spécial infligé aux partisans et aux introducteurs des religions inconnues*. Nous n'insisterons pas davantage sur les singulières suppositions auxquelles l'esprit de parti a conduit un homme qui, dans deux gros volumes, a fait d'ailleurs preuve de beaucoup d'érudition.

étaient forcés de s'ouvrir les veines, et remerciaient, en mourant, par une dernière libation, Jupiter Libérateur de les affranchir ainsi de la cruauté du tyran, ou devaient porter dans les lies éloignées, dans les prisons, leur constance et leur mépris pour la tyrannie, devenu une portion de leurs sentiments religieux. Apollonius nous apparaît dans sa biographie témoignant ce mépris avec une conviction parfaite que les dieux lui en sauront bon gré. En Grèce, il prédit que l'indigne maître de l'Empire essaiera un jour de percer l'isthme de Corinthe, mais que les dieux ne lui permettront pas d'exécuter ce projet. Il vient à Rome, malgré les dangers que les philosophes y couraient. Des trente-quatre disciples qui s'étaient liés à sa fortune, huit seulement osent y entrer avec lui. **Les dieux seront nos guides**, dit-il à ceux qui ne l'ont pas quitté, **c'est en eux seuls que nous devons placer toute notre confiance. Si quelqu'un s'imagine que Néron est à craindre et veut abandonner à cause de lui la philosophie, qu'il sache qu'on doit redouter ceux-là seuls qui observeront la tempérance et la sagesse. Les hommes sages seuls sont vraiment redoutables ; car ils ont pour eux les dieux ; les menaces des scélérats, ils les méprisent comme des propos d'ivrogne. Les tyrans sont des fous et non des hommes qui puissent inspirer l'effroi**¹.

Aussitôt après son arrivée, il se présente au consul Télésinus, et ce magistrat, ami de la philosophie, lui permet d'habiter les temples ; il y donne des leçons de sagesse et de piété, et chaque jour voit s'augmenter l'affluence de ceux qui viennent l'entendre et qu'il édifie. Cependant le préfet du prétoire de Néron, Tigellinus, tient les yeux fixés sur lui. Pour ordonner sa mort ou tout au moins son expulsion, il cherche une occasion favorable. Tout à coup éclate un prodige. Une éclipse de soleil, qu'accompagne un violent orage mêlé de tonnerre, frappe les esprits. **Quelque grand événement aura lieu ou plutôt n'aura pas lieu**, dit Apollonius. Le sens de ces paroles énigmatiques se révèle trois jours après. La foudre tombe sur le palais de Néron, brise dans ses mains la coupe qu'il portait à ses lèvres et passe pourtant sans le blesser. Tigellinus fait arrêter le philosophe pour répondre à une accusation de lèse-majesté. Apollonius l'intimide par sa fière attitude. Le courtisan débauché redoute le sage pythagorien comme un enchanteur puissant qu'il est imprudent de souffrir, mais auquel il serait plus imprudent de s'attaquer. Il lui rend la liberté, Mais Néron partant pour la Grèce, fait un décret pour obliger les philosophes à quitter Rome². Apollonius se retire en Espagne. Dans le trajet, il annonce à ses compagnons la chute prochaine de Néron, et son biographe ajoute qu'arrivé à Cadix, il y eut plusieurs entrevues secrètes avec un gouverneur de Bétique, ami de la philosophie. **Ils ne souffrirent aucun témoin**, dit-il, **et personne n'a jamais su quel avait été l'objet de leur réunion**. Cependant Damia soupçonne qu'ils conspirèrent ensemble contre Néron, et l'on trouvait dans son écrit qu'après la troisième conférence, le gouverneur ayant embrassé Apollonius, celui-ci lui avait dit : **Souvenez-vous de Vindex**. De cette parole et du discours prononcé par Vindex à ses soldats pour les exciter à la révolte, discours oh l'on retrouvait les idées et jusqu'aux expressions familières du philosophe, Philostrate conclut qu'il fut l'un des principaux auteurs de la révolte à laquelle Néron succomba. Il avait ménagé à Vindex l'alliance du gouverneur de la province voisine, et pour combattre le tyran, il ne lui manquait que d'avoir pris les armes lui-même³.

¹ *Vie d'Apollonius*, IV, 38.

² *Ibid.*, IV, 47.

³ *Vie d'Apollonius*, V, 10.

Nous croyons trouver dans ce récit une première image de la lutte qui, sous un si grand nombre d'empereurs, devait avoir lieu entre le paganisme philosophique et la religion officielle. Néron chasse les philosophes comme des impies tout aussi bien que comme des séditeux. Ils lui répondent par des conspirations. Apollonius déclare à ses compagnons, entrant dans Rome avec lui, qu'il veut voir *quelle espèce de bête* est un tyran ; quoiqu'il ait toujours les dieux à la bouche, il s'indigne des prières que le peuple leur adresse pour leur grand pontife. Ne dirait-il pas plus tard à Domitien que l'homme vertueux seul est digne du nom de dieu ? Critique hardie de cette apothéose qui était devenue l'un des éléments essentiels de la religion d'État. Ce n'est pas qu'il fût un ennemi de la forme de gouvernement qui prévalait dans l'empire. Les Grecs étaient alors en général peu favorables au régime républicain. Cet amour de la liberté qui, dans un temps plus ancien, leur avait fait faire des prodiges, s'était tourné tout entier vers ce que nous appellerions aujourd'hui la liberté de conscience, je veux parler de la liberté religieuse et philosophique. Aussi étaient-ils indulgents même pour les juifs et les chrétiens, contre lesquels les occidentaux et les proconsuls romains montraient tant d'acharnement. La tolérance et la modération d'Apollonius apparaissent à chaque instant dans sa vie et il les porte dans des choses diverses. Il laisse son maure Euxène vivre en véritable épicurien avec la fortune qu'il lui donne. Il ne fait pas suivre à ses disciples le régime qu'il observe lui-même, et s'il cherche la perfection à sa manière, il laisse les autres la chercher par des voies différentes. Il ne pense pas non plus qu'il convienne à un roi de poursuivre la sagesse comme un simple particulier ; il fait la part des diverses conditions et mesure le devoir à la possibilité de le remplir et aux convenances sociales. *Une philosophie tempérée et un peu relâchée*, dit-il à Phraote¹, *forme chez un roi un mélange admirable, comme nous le voyons en vous, mais une philosophie austère et rigide déplaît, et ne semble pas convenir à votre haute condition ; l'envie n'y verrait qu'une marque d'orgueil. Dieu, disait-il à Vespasien, a mis la justice dans la modération*². Quant à l'Empire il lui veut un mettre, mais un maître sage, capable de concilier la fermeté avec la prudence.

Il a remarqué ces qualités dans Vespasien, et c'est pourquoi il a fixé son choix sur lui pour remplacer ces empereurs éphémères que l'on vit s'emparer successivement du principat après la mort de Néron. Mais il sait maintenir avec, lui sa dignité de philosophe. Ce Vespasien qu'il appelle de tous ses vœux, qu'il a déjà fait solliciter peut-être de se faire empereur, se rend-il à Alexandrie pour y accélérer l'exécution de ses desseins, les autres philosophes vont au devant lui, faisant cortège au gouverneur et lui rendant tous les honneurs que la flatterie peut suggérer. Apollonius reste dans le temple où il a fixé sa demeure du jour ; là il attend que Vespasien vienne lui rendre hommage. *Fais-moi empereur*, lui dit le nouveau prétendant (je parle toujours, bien entendu, d'après Philostrate, c'est-à-dire probablement d'après une tradition populaire). — *C'est déjà fait*, répond Apollonius. *Je voulais un homme juste, généreux, tempérant, vénérable par l'Age et père de légitimes enfants* (γνησιῶν παιδῶν). *J'ai demandé aux dieux que tu fusses empereur*. La foule applaudit et proclame Vespasien³.

¹ *Ibid.*, II, 37.

² *Vie d'Apollonius*, V, 39.

³ *Vie d'Apollonius*, V, 28. Ce passage me paraît important comme indice des idées politiques du parti auquel Apollonius appartenait. Aux yeux des Romains, le chef de l'Empire était le délégué du peuple. C'était la volonté des Romains exprimée par le Sénat, son mandataire supposé, qui lui donnait la couronne. Aux yeux des réformateurs dit paganisme comme aux yeux des Chrétiens, la disposition des souverainetés de la terre appartient à la Providence qui gouverne le monde. La

Apollonius devient alors le principal conseiller du prince. Il l'engage surtout à tenir un juste milieu entre la rigueur et la faiblesse. — *Ton avis est donc que je dois éviter les deux extrêmes*, lui dit Vespasien. — *Non pas mon avis, mais celui des dieux*. — Quelques jours après Vespasien a des scrupules. Il tient avec lui et avec deux autres philosophes, Dion et Euphrate, une conférence analogue à celle que Dion Cassius, dans son histoire écrite probablement quelques années après, fait tenir à Auguste avec Agrippa et Mécène. Il y a quelques rapports entre les deux récits. Mais, je le répète, le plus ancien des deux paraît être celui de Philostrate.

Euphrate veut dissuader Vespasien de remplacer Vitellius. Après l'avoir renversé, qu'il rétablisse à Rome l'état populaire et qu'il mérite par là la reconnaissance des Romains. — Dion propose de laisser ces derniers régler eux-mêmes la forme de leur gouvernement. Apollonius, lui, presse Vespasien de ne pas abandonner son premier dessein. Entre autres considérations, il insiste sur l'appui des dieux qui lui est assuré, et il ne dissimule pas sa propre préférence pour le régime monarchique : *Il m'importe peu, dit-il, que l'Empire soit soumis à une forme de gouvernement ou à une autre ; mes maîtres sont les dieux. Mais je ne voudrais pas que le genre humain périt faute d'un pasteur juste et modéré. Un seul homme supérieur dans un État républicain en altère la constitution, de telle sorte qu'il semble que la direction de l'État lui est confiée à lui seul. Ainsi le pouvoir suprême, entre les mains d'un monarque qui dirige toute chose en vue de l'intérêt public, est encore une forme du gouvernement populaire*¹. Vespasien trouve qu'Apollonius a parlé divinement : *Je suis ton conseil*, lui dit-il ; *car je suis sûr que tout ce qui vient de toi vient des dieux*. — Puis Apollonius lui trace un tableau de ses devoirs. Beaucoup de ses conseils sont excellents. Mais le temps nous manquerait si nous voulions les citer dans Io détail. J'y remarque celui de rendre aux dieux un culte plus assidu encore que par le passé, celui de corriger les mœurs, mais avec précaution, de former dans ses fils de dignes successeurs à l'Empire, en exigeant d'eux d'abord une stricte obéissance, enfin de n'envoyer en Grèce pour gouverneurs que des hommes versés dans la langue grecque. *A l'époque où je demeurais dans le Péloponnèse, dit-il, un homme qui ne connaissait pas la langue grecque administrait cette province ; les Grecs ne le comprenaient pas non plus ; il trompait et il était trompé tour à tour. Ses assesseurs et les juges qui lui étaient adjoints pour régler les procès, rendaient la justice à leur fantaisie et faisaient de ce gouverneur leur esclave*².

On aime à voir cet attachement à la patrie, dans un admirateur si passionné d'une sagesse empruntée à des nations lointaines. C'est ainsi qu'auparavant, dans son voyage en Perse, il s'était intéressé au sort des descendants des Erétriens transportés en Cissie par Darius, fils d'Hystaspe, et qu'il avait fait tous ses efforts pour venir au secours de leur misère, en mémoire de leur origine grecque³. Ce même attachement paraît encore bientôt après d'une manière plus forte. Vespasien enlève aux Grecs les avantages que Néron leur a conférés dans

théorie du droit divin des monarques est déjà formulée, et Vespasien, muni du suffrage d'Apollonius de Tyane, pourrait à la rigueur s'intituler : Empereur par la grâce de Dieu. D'un autre côté, le principe d'une monarchie héréditaire est posé par le philosophe néopythagorien. Si les dieux ont choisi, Vespasien, D'est qu'il a des enfants aptes à lui succéder. Nais n'y aurait-il pas là quelque allusion aux fils de Septime Sévère, dont l'un eut peut-être été un Titus, mais dont l'autre fut un Domitien ou un prince pire encore ?

¹ *Vie d'Apollonius*, V, 35.

² *Vie d'Apollonius*, V, 36.

³ *Ibid.*, I, 23, 24, 36.

son fameux voyage¹. Apollonius est indigné : Tu viens de réduire la Grèce en servitude, écrit-il à l'empereur, et tu t'imagines être fort supérieur à Xerxès, mais tu vaux moins que Néron. Le mot était dur, même venant d'un philosophe. Pourtant Vespasien ne s'en offensa pas, si nous nous en rapportons à Philostrate, et même il insista plusieurs fois pour qu'Apollonius consentit à venir à Rome. Apollonius répondit toujours par des refus. Mais il rendait hommage à l'ensemble du gouvernement du nouveau César et aux habiles mesures par lesquelles était maintenue la tranquillité de l'empire.

Il est vrai que Vespasien fut pour les philosophes un prince débonnaire. Suétone l'atteste, et il invoque à l'appui de son assertion la conduite de cet empereur à l'égard de ce Démétrius le Cynique dont Philostrate fait précisément un des plus grands admirateurs d'Apollonius². Son fils Titus le surpassait encore en tolérance. Il avait passé en Orient une partie de son existence, présidé à Memphis à la cérémonie de la consécration d'un nouveau bœuf Apis et porté le diadème dans cette cérémonie pour mieux imiter l'exemple des anciens rois d'Egypte³. Plus encore que son père aussi, il rechercha notre philosophe pythagoricien ; il se déclara son élève ; il lui donna et il en reçut des marques d'affection. Aussi ne peut-on douter que Vespasien, en l'associant à l'empire, n'ait fortifié beaucoup sa propre souveraineté dans la Grèce et dans les provinces asiatiques de l'empire. Mais ces deux règnes furent de courte durée. Vespasien mourut après avoir exercé dix ans l'empire, et Titus lui survécut deux années seulement.

La tyrannie est l'épreuve la plus décisive des philosophes⁴, dit Philostrate, au moment de montrer son héros de nouveau aux prises avec un des plus exécrables tyrans qu'ait eus l'empire romain. Sous Domitien les Romains furent gouvernés par un émule de Néron. Cette tyrannie, dure pour toits les habitants de l'Empire, le fut surtout pour ceux qui s'écartaient de la religion d'État. Vespasien et Titus, qui avaient contracté à ce sujet l'esprit des Orientaux, n'avaient pas veillé à ce qu'elle fût scrupuleusement observée. Titus, en entrant en possession du souverain pontificat, déclara qu'il regarderait toujours comme un devoir de cette charge sacrée de se conserver les mains pures de sang humain⁵. Le sacerdoce fut entre les mains de Domitien un instrument de persécution et de terreur. Il fit mourir deux vestales (trois d'après Philostrate) pour avoir violé leur vœu, et la seconde fut enterrée vive, suivant l'ancienne coutume,

¹ Ces immunités conférées à la Grèce ont atténué les crimes de Néron dans l'esprit de plus d'un Grec du temps, même des plus vertueux. Témoin le bon Plutarque. Dans son traité des Délais de la justice divine, Thespésius le voit torturé dans le séjour des expiations, et des ouvriers divins préparent sa transformation en une vipère ; mais les dieux, se souvenant du bienfait dont la Grèce lui a été un moment redevable, commuent la peine. *Comme les ouvriers la prissent* (l'âme de Néron) *en main pour la transformer en forme de vipère, là, où comme dit Pindarus, le petit dévore sa mère, il* (Thespésius) *vit que soudainement il s'alluma une grande lumière, et que d'icelle lumière il sortit une voix, laquelle commanda qu'ils la transfigurassent eu une autre espèce de beste plus douce, en forgeant un animal palustre, chantant à l'entour des lacs et des marets ; car il a été puny des maux qu'il a commis ; mais quelque bien luy est aussi deu par les dieux, pour autant que de ses subjects il a affranchy de tailles et tributs le meilleur peuple et le plus aymé des dieux qui est celui de la Grèce.* Trad. d'Amyot.

² *Vespasien*, 13. *Amicorum libertatem, causidicorum figuras ac philosophorum contumaciam levissime tulit... Demetrium Cynicum in itinere obvium sibi post damnationem, ac neque assurgere neque salutare se dignantem, oblatrantem etiam nescio quid, satis habuit canem appellare.*

³ Suétone, *Titus*, 5.

⁴ Liv. VII, 1.

⁵ Suétone, *Titus*, 9.

depuis longtemps tombée en désuétude¹. Leurs amants périrent dans les supplices. Un des affranchis de l'empereur avait bâti à son fils un tombeau avec des pierres provenant du temple de Jupiter Capitolin, que l'incendie du Capitole avait détruit, Domitien cria au sacrilège, fit démolir le tombeau et jeter les cendres au vent. Il se décerna, de son vivant, l'apothéose que ses prédécesseurs avaient reçue du Sénat après leur mort, et il prit sur ses lettres le titre de dieu. Il voulait aussi qu'on lui supposât avec Minerve des entretiens analogues à ceux que Numa avait eus, disait-on, avec la nymphe Égérie. Il persécuta les juifs et les chrétiens, et il chassa les philosophes de Rome. Ceux-ci durent gagner sous divers déguisements les extrémités de l'empire et même les pays étrangers, Ainsi le polythéisme impérial rompait de nouveau et cette fois d'une manière plus violente, avec cette théologie philosophique et tolérante dont Apollonius fut de son temps le représentant principal. Le philosophe et le prince furent dès lors des ennemis mortels.

En apprenant le supplice des vestales, Apollonius avait été saisi d'indignation : *Puisses-tu, ô soleil, s'était-il écrié, être purifié toi aussi, des meurtres dont la terre est aujourd'hui remplie*². La liberté de son langage était extrême. Mais, il ne se bornait pas, suivant toute apparence, à de simples paroles. Il conspira contre Domitien, comme il avait conspiré contre Néron, et ce fut pour élever Nerva à l'empire. Dénoncé par Euphrate, il apprend que l'empereur veut s'emparer de sa personne et, par une hardiesse dont sa vie offre plus d'un exemple, il prend la résolution de se présenter devant lui. Démétrius le Cynique, qu'il visite alors à Dicéarchie (Pouzzoles), ne peut, malgré tous ses efforts, le détourner de ce projet téméraire. Accompagné du seul Damis, auquel il fait quitter le costume de pythagoricien, peu sûr dans ces temps de persécution, le philosophe gagne Rome. A peine arrivé, il est saisi par ordre du préfet du prétoire Ælianus. Mais Ælianus était un ami secret de la philosophie. Tout en exécutant les ordres de son maître au sujet d'Apollonius, il cherche à le sauver. Il lui indique les accusations qu'on formule contre lui et les réponses qu'il y doit faire. Ce qui suit nous représente avec assez de fidélité les ruses familières au tyran.

Apollonius reçoit tout d'abord dans sa prison la visite d'un délateur chargé de pénétrer ses pensées secrètes. Mais à trompeur, trompeur et demi. C'est Apollonius qui pénètre l'espion. Il ne lui parle que des merveilles de l'Inde, des arbres et des bêtes sauvages d'une nature toute particulière qu'il a vus dans ses longs voyages. Le délateur se retire honteux et confus. Apollonius est ensuite conduit à l'empereur. Vains efforts de celui-ci pour tirer de lui quelque aveu contre Nerva. Domitien irrité lui fait arracher la barbe et les cheveux et ordonne qu'on le charge de chaînes. Jeté dans une prison plus dure, notre philosophe y conserve tout son calme et tout son sang-froid ; les ruses de Domitien échouent toujours devant sa fermeté mêlée de finesse. Il sait que les dieux ne le laisseront pas captif, et, grâce au don des miracles qui lui est départi, il n'a qu'à vouloir rompre ses fers pour que ses fers soient rompus.

Avant de comparaître devant le tribunal de l'empereur, il congédie Damia, lui recommande d'aller trouver Démétrius et l'avertit qu'il viendra bientôt lui-même se réunir à eux. Damia part sans beaucoup d'espoir de revoir son maître bien-aimé.

¹ Suétone, *Domitien*, 8. Il dit que Vespasien et Titus avaient négligé de punir les infractions à la loi de chasteté imposée aux vestales.

² *Vie d'Apollonius*, VIII, 6.

Enfin vient le jour du jugement. L'agitation de l'empereur est telle, qu'il en oublie de prendre aucune nourriture, au rapport de ses familiers. Apollonius garde toute sa tranquillité d'âme. Le combat judiciaire s'engage. L'empereur accuse Apollonius de porter un vêtement particulier, d'avoir sacrifié un enfant dans une conjuration magique destinée à donner à l'Empire un chef nouveau — lui qui ne voulait pas même sacrifier d'animaux. On doit remarquer la ressemblance de cette accusation avec celle dont les chrétiens furent si souvent l'objet¹ —, de souffrir qu'on lui donne le nom de dieu, et d'avoir prédit aux Ephésiens le fléau qui les menaçait. Apollonius répond victorieusement sur ces chefs d'accusation. Relativement au sacrifice de l'enfant, il est habile et éloquent. Ses adversaires prétendent qu'on gagne les dieux par de tels sacrifices. Quelle supposition impie ! N'est-ce pas calomnier et insulter ceux dont la bonté est le plus bel apanage ? L'auditoire témoigne d'une manière non équivoque de ses sympathies pour le philosophe. L'empereur intimidé (on sait qu'il était aussi timide que méchant) n'ose poursuivre son interrogatoire. *Je t'absous, lui dit-il, mais tu demeureras dans ta prison jusqu'à ce que j'aie eu avec toi un nouvel entretien particulier.* Mais Apollonius : *Je te remercie, ô prince, lui dit-il fièrement. Grâce aux scélérats qui t'entourent, des villes entières ont péri, les îles sont remplies d'exilés, les provinces de gémissements. La crainte règne parmi les armées, et la défiance dans le Sénat. Donne-moi la liberté, si tu veux ; si tu me la refuses, tâche de t'emparer de mon corps ; quant à mon âtre, elle est à l'abri de tes atteintes. Que dis-je ? Dion corps lui-même va t'échapper. Tu ne pourras pas me tuer ; car les destins n'ont pas décrété ma mort. En même temps ses chaînes se brisent et il disparaît, tandis que Domitien demeure interdit.*

Quelques années après, Apollonios annonçait à Éphèse la mort du tyran, et Domitien périssait, en effet, assassiné par un affranchi². Tous ses actes étaient abolis et Nerva, devenait empereur. Puis Apollonius descendait dans le cercueil à l'âge de plus de cent ans³. Diverses légendes circulaient sur sa mort, et, tandis

¹ L'humanité d'Apollonius le détermina à s'élever contre les combats de gladiateurs et, si nous en croyons Philostrate, il réussit à les faire cesser à Athènes. *Apollonius*, dit Philostrate (liv. IV, 22), *redressa un autre abus. Les Athéniens se rassemblaient au théâtre qui est au pied de l'Acropole pour y voir les hommes s'entr'égorger, et ce spectacle était encore plus populaire qu'il ne l'est aujourd'hui à Corinthe. On faisait venir, au prix de sommes considérables, des adultères, des débauchés, des perceurs de murailles, des coupeurs de bourse, des trafiquants d'hommes et autres gens de cette espèce, qui procuraient des gladiateurs et les mettaient aux prises.* Apollonius blâma cette coutume, et comme les Athéniens l'invitaient à une de leurs assemblées, il déclara qu'il n'irait pas dans un lieu impur et souillé de sang. Ce lut pour lui le sujet d'une lettre où il disait. *Je m'étonne que la déesse n'ait pas encore quitté votre Acropole, quand elle vous voit répandre sous ses yeux un tel sang. Il ne vous reste plus qu'une chose à faire ; c'est à la prochaine procession des Panathénées de sacrifier à Pallas, non plus des bœufs, mais une hécatombe humaine.* Trad. de M. Chassang.

² Il avait fait mourir son cousin Flavius Clemens, marié à sa nièce Domitilla, qu'il relégua, à cette même époque, dans une ne déserte, près de la côte de la Campanie. Le motif ou le prétexte de cette double condamnation avait été une accusation d'athéisme et de mœurs judaïques (Dion, liv. LXII). On en a conclu que Clemens et Domitilla étaient chrétiens. Un de leurs affranchis, Étienne, les vengea par la mort du tyran. Apollonius, en annonçant cet évènement, aurait poussé comme un cri de victoire, d'après Philostrate, et il aurait montrer pour le meurtrier de vives sympathies. Or cette tradition est donnée comme certaine, malgré son caractère merveilleux, par Dion Cassius (liv. LVII, extraits de Xiphilin), Les philosophes et les chrétiens devaient avoir également à sa réjouir de cette mort, et, si l'on admet que le récit mentionné ici a quelque fondement historique, les premiers, loin d'être hostiles aux seconds, auraient eu alors pour eux cette sympathie qu'amènent des persécutions et des souffrances communes.

³ *A l'âge de plus de cent ans*, dit Philostrate (liv. I, 14), *il surpassait encore Simonide et il chantait un hymne à la Mémoire, où il est dit que le temps détruit tout, mais que lui-même, grâce à la mémoire, ne connaît ni la vieillesse ni la mort.* — Toutefois le même écrivain nous apprend (VIII,

qu'on accablait d'outrages la mémoire du prince qui avait opprimé l'Empire, ou élevait jusqu'aux nues la gloire de l'homme courageux dont la force d'être l'avait fait pâlir.

C'est ainsi que l'ouvrage de Philostrate se termine. Nous ajouterons un dernier mot sur son héros et sur l'idée qu'il représente, à notre avis, dans l'histoire des révolutions du paganisme. Parmi les fables de cette légende, nous avons cru apercevoir la preuve de l'existence de deux tentatives faites en même temps pour restaurer la religion païenne. L'une avait pour auteurs les empereurs, grands pontifes de Rome. Ses moyens d'action étaient le *culte de la tradition, l'observation des anciens rites et des anciennes cérémonies et l'emploi de la persécution contre ceux qui répudiaient la religion où elle comme contre des criminels d'État*. L'autre tentative dont Apollonius est à cette époque la personnification, s'appuyait *sur la philosophie, sur l'introduction d'une morale plus pure¹, et sur un système de fusion d'où le christianisme lui-même ne fat pas toujours exclu*. Elle affichait le dédain de la politique, mais elle ne se faisait pas scrupule d'y intervenir autant qu'il convenait à ses intérêts. Témoin les conspirations présumées d'Apollonius contre Néron et contre Domitien ; témoin aussi l'appui qu'il prête successivement à Vespasien et à Nerva, d'après son biographe. Sous les empereurs qui durent leur élection aux provinces et aux armées de l'Orient² ou du moins sous la plupart d'entre eux, ces deux essais de restauration devaient tendre à se confondre. Il en fut peut-être ainsi sous Vespasien et Titus ; il en fut ainsi certainement sous les empereurs syriens. On peut dire qu'Apollonius de Tyane, mort depuis plus d'un siècle, a été le législateur du culte romain pendant la durée de leur domination. Ce fut sous le patronage de l'impératrice Julie, mère de Caracalla, *l'impératrice philosophe*, que Philostrate publia sa vie. Caracalla lui éleva un temple à Tyane, sa patrie, comme à un héros ; Alexandre Sévère plaça son image dans le sanctuaire de ses études à côté, et peut-être avant celles d'Abraham, d'Orphée et de Jésus-Christ. En même temps les divinités orientales, qui plus que les divinités grecques avaient conservé leur caractère symbolique, étaient accueillies *officiellement* à Rome sans qu'on cherchât cette fois à les assimiler à quelque une des vieilles divinités romaines. Caracalla introduisit dans le Panthéon romain la déesse Isis, et Héliogabale, dans ses efforts violents et insensés pour renouveler la religion romaine, à l'aide de la pierre noire d'Émèse, du judaïsme et du christianisme

29) que l'âge auquel Apollonius mourut n'est pas bien connu. Les uns lui donnaient quatre-vingts ans d'existence seulement, d'autres quatre-vingt-dix et d'autres plus de cent.

¹ Nous avons déjà vu la mythologie homérique condamnée comme immorale par les brahmanes dont Apollonius est l'élève. Voici maintenant comment il s'exprime sur elle dans quelques mots relatifs au fabuliste Ésope (Philostrate, V, 14) *Les fables d'Ésope sont plus propres à la science que celles des poètes. En effet, celles qui parlent des héros (et toute la mythologie en est pleine) corrompent ceux qui les écoutent ; les poètes ne parlent que d'amours criminels et incestueux, de blasphèmes contre les dieux, d'enfants dévorés, de perfidies et de querelles coupables. Et, de plus, la vraisemblance même que recherchent les poètes est, pour les hommes passionnés, envieux, avares ou ambitieux, une excitation à faire ce que les fables rapportent. Ésope était trop sage pour aller se joindre à la foule de ceux qui chantent ces sortes de fictions ; il a mieux aimé se frayer un chemin particulier ; puis, comme les cuisiniers qui savent faire d'excellents repas avec les mets les plus simples, il fait sortir des plus petits objets les plus grands enseignements ; il ajoute à ses récits une moralité et atteint ainsi la vérité plutôt que les poètes.*

² Les armées de l'Orient, quoique composées de citoyens romains, participaient à l'esprit des provinces où elles étaient campées. Elles les regardaient comme leur patrie et s'unissaient aux habitants par des alliances de famille, à ce que nous apprend Tacite (*Hist.*, II, 80). *Quippe et provinciales sueto militum contubernio gaudebant, plerique necessitatibus et propinquitatibus mixti ; et militibus vetustate stipendiorum nota et familiaria castra in modum Penatium diligebantur.*

même¹, a été l'enfant perdu d'une politique qui devait trouver plus tard dans Julien son dernier et son plus illustre représentant parmi les têtes couronnées.

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux — 1883

¹ Lampride, *Héliogabale*. Voici quelques-uns des faits qu'il attribue à ce prince. On ne s'étonnera pas d'ailleurs qu'il l'ait assez mal compris. *Sed ubi primum iugressus est urbem, Heliogabalum* (la pierre noire d'Émèse) *in Palatino monte juxta sedes imperatorias consecravit eique templum fecit, studens et Matris typum et Vestæ ignem et Palladium et ancylia et omnia Romanis veneranda in illud transferre templum, et id agens ne quis Romæ deus nisi Heliogabalus coleretur. Dicebat præterea Judæorum et Samaritorum religiones et Christianorum devotionem illuc transferendam, ut omnium culturarum secretum Heliogabalus sacerdotium teneret... ignem perpetuum exstinguere voluit, nec romans tantum exstinguere voluit religiones, sed per orbem terræ unum studens ut Heliogabalus Deus ubique coleretur, etc., etc.*